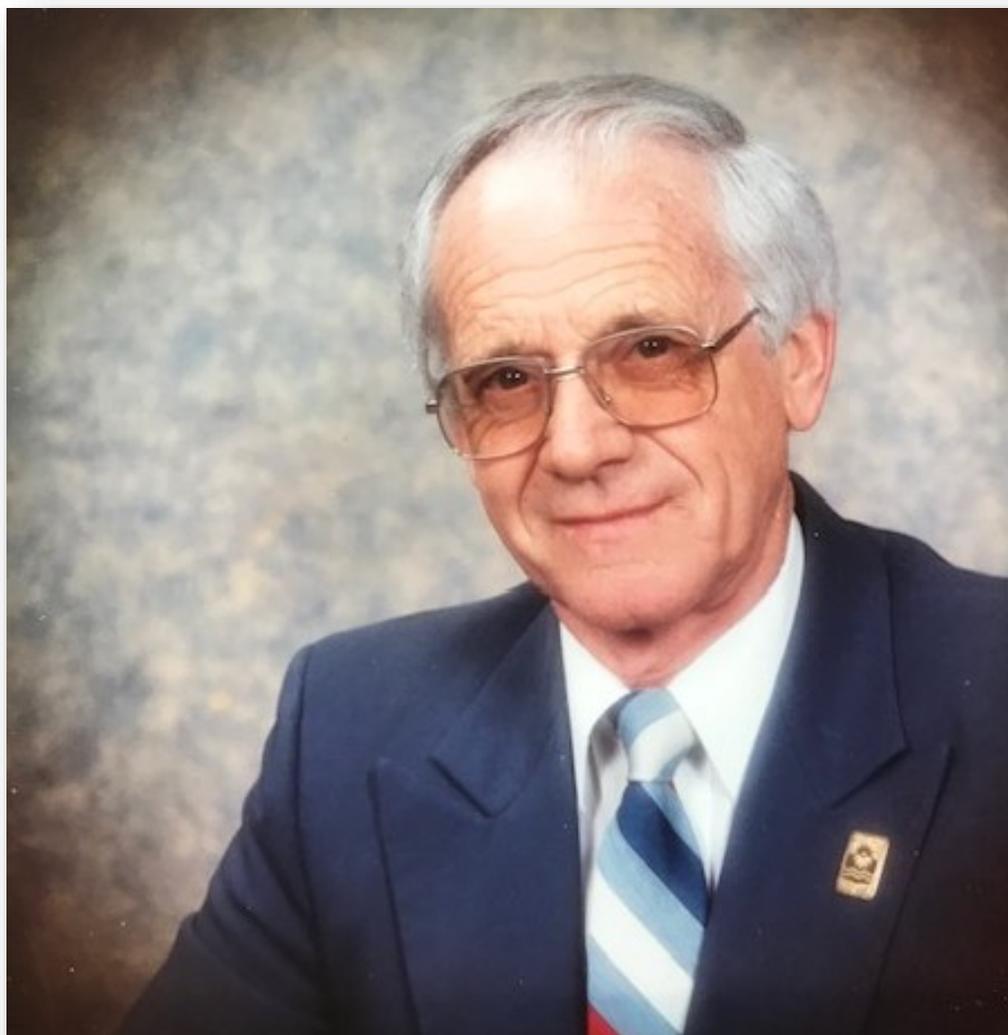


Gilles Comeau se raconte



Éditeur : Patrimoine Bécancour

2025

Gilles Comeau (1930-2008)

Gilles Comeau a vécu dans le secteur Ste-Gertrude, entre 1969 et 1995.

Il a été un citoyen fort actif, généreux et profondément engagé dans sa communauté.

Avec Aline Jolibois avec qui il a partagé 52 ans de vie commune, il a élevé 4 enfants qui ont fait sa fierté : René, Francine, Gaétan et Sylvie. Sa vie et ses implications mériteraient assurément une description plus exhaustive. Signalons ici :

- Les Chevaliers de Colomb (jusqu'au grade de Député-Grand Chevalier)

- Les Loisirs de Ste-Gertrude (reconstruction et présidence)

- Chambre de Commerce de Bécancour (membre fondateur)

- Conseiller Municipal à Ville de Bécancour (1983-1991)

- Propriétaire exploitant du Marché Provi-Pop de Ste-Gertrude

- Fondation du Centre Hospitalier Christ-Roi

- Représentant commercial en électronique

Avec ses enfants, il a trouvé le temps de mettre à profit et transmettre ses talents en musique avec l'orchestre LES COMEAU dans les années 1975-80). Comme animateur, accordéoniste et parfois batteur, il a performé avec Francine la chanteuse du groupe, René le guitariste, Gaétan aux percussions et quelques autres jeunes musiciens.

Tout ceci sans oublier son talent exceptionnel de conteur, de raconteur. Le Fred Pellerin de son époque ! L'imagination, le débit, la gestuelle, les

intonations : tout contribuait à rendre ses récits hilarants, toujours dans le respect de ses personnages.

Gilles puisait ses sujets dans les « faits vécus » comme il disait, dans son entourage, sa parenté, ses voisins, ses amis.

Celui qu'on appelait affectueusement « Ti-Gilles » était peut-être menu de taille mais combien grand de cœur et de générosité.

C'est pour moi un plaisir et un honneur de donner ce coup de pouce à l'histoire en faisant revivre quelques-unes de ses fameuses histoires, dans l'espoir qu'on n'oublie jamais !

Jean-Guy Dubois

Décembre 2024

Ti-Gilles

1. La bonne femme Ti-Tienne	1
2. Le mois de Marie	7
3. Horace...tais-toé !	10
4. Le quêteux	11
5. Le p'tit docteur Ricard	13
6. Le siffleux du Père Côme	15
7. Le bon voisinage (des garde-fous)	17
8. Le malheur de Zidore	19
9. Lurette	22

1. La bonne femme Ti-Tienne

L'arrivée du téléphone dans les campagnes du Québec, c'était bien avant que les écoliers du primaire possèdent le propre cellulaire, constituait un événement majeur et historique pour les résidents vivant sur les fermes, éloignés les uns des autres et disposant du peu de mobilité.



À cette époque, toutes les résidences d'un même rang étaient branchées sur une même ligne, chacune étant identifiée par un agencement respectif de sonnerie. Par exemple, pour les Cormier, ça pouvait être 1 grand, 2 petits. Pour les Deshaies, 1 grand, 3 petits et ainsi de suite. Alors, chaque appel logé dans le rang était connu de tous les voisins même si, en principe, j'ai bien écrit principe, seul celui qui était identifié par les coups de sonnerie devait répondre. Seul un appel général formé de 5 grands coups demandait une réponse de tous. À ce moment-là, tous les voisins répondaient.

Dans toutes les paroisses, de toutes les époques, les « senteuses », ces bonnes femmes (sans intention de sexisme) qui aimaient bien s'alimenter des aventures de tout le monde et surtout en distribuer le récit, adoraient le téléphone comme moyen privilégié de communication sociale. Elles décrochaient pour les appels, surtout ceux qui ne leur étaient pas destinés!

Elles pouvaient écouter sans crainte car les afficheurs n'existaient même pas !

Et la bonne femme à Ti-Tienne était de celle-là !

On était le premier avril, le père Fidèle était reconnu pour ses talents de joueur de tours. Ce matin-là, le père Fidèle s'approchait de son téléphone et sonne 5 grands coups. On entendit tous les résidents du rang décrocher leur cornet pour prendre cet appel général.

Quand il eut la conviction que tous avaient bien décroché, le père Fidèle s'exclama :

« Poisson d'avril pour la femme à Ti-Tienne ! » et la femme à Ti-Tienne, complètement prise au dépourvue ne put que répondre : « J'écoutais même pas ! »

2. Le mois de Marie



Jusqu'à la fin des années 1950, le mois de mai était consacré à la Vierge Marie. On ornait l'église en bleu tendre (fleurs) ; à l'école du village, les sœurs installaient affiches et banderoles illustrant la mère de Jésus, tantôt seuls les pieds sur le globe étouffant un serpent (Satan sans doute!), tantôt avec « le fils de ses entrailles » comme on dit dans l'AVE. Peu importe les illustrations, elles apparaissent toujours douces et

timides. Si Marie avait vécu au 21^{ème} siècle, j'imagine qu'elle aurait été bibliothécaire.

Et pour souligner le mois de Marie dans les rangs de campagne, à chaque soir, après le souper, on se regroupait chez un voisin où on avait érigé un genre de petit autel où trônait une statue de la Sainte-Vierge, entourée de divers bibelots d'époques, cierges, chandelles, images pieuses agrémentées de fleurs, de bouquets, dans un ingénieux montage de tissus soyeux bleu ciel de préférence. On y récitait un chapelet, entrecoupé de chants de la Vierge que tous connaissaient par cœur, les hits liturgiques de l'époque, quoi!

Pour les jeunes, c'était davantage une fête « païenne » alors que les résidents plus éloignés partaient les premiers, les autres se joignait à eux dans

une sorte de procession animée par les rires et les gambades des enfants et les discussions de leurs parents.

Il s'adonne que ce soir-là de mai 1938, la truie de Ti-Mil Lesieur avait manifesté certains signes indiquant qu'elle était prête les attentions du verrat du rang. Et dans le rang Saint-Antoine, c'est Ti-Paul Corriveau qui possédait ce géniteur. À cette époque, peu de cultivateurs possédaient un jeune verrat : celui-ci était donc de service pour toutes les truies du voisinage et on amenait la demoiselle en rut chez le gentilhomme, moyennant rétribution à son propriétaire.

Or, pour se rendre au mois de Marie chez Ulric à John, les Lesieur passaient devant la ferme des Corriveau. Ti-Mil en profita pour demander à ses enfants d'amener la « demoiselle émoustillée » et la laisser chez Ti-Paul afin que le verrat réalise son implantation durant le chapelet, de sorte qu'ils pourraient la reprendre sur le chemin du retour.

C'est ainsi que la belle se retrouva chez Ti-Paul, dans un petit enclos où son caïd réalisait ses fantasmes à répétition au grand bonheur de ses invitées. Pendant ce temps, Ti-Paul et Ti-Mil fumaient leur pipe sur le perron en jasant de récoltes et de température. Les hommes étaient exemptés du mois de Marie. Lorsqu'ils entendirent les femmes et les enfants revenant de la cérémonie, ils se levèrent afin de sortir la demoiselle comblée de l'enclos pour le retour à la maison.

Arrivés à l'enclos nuptial, ils constatent que la demoiselle est toujours là mais le jeune époux a disparu. Ils regardent partout, vont à la petite construction servant d'abri du soleil et de la pluie, examinent la clôture, le beau Roméo est définitivement absent.

C'est là que Ti-Paul a une illumination, son puit est situé au coin de l'enclos et il a constaté que les planches qui délimitent le trou étaient déclouées et avaient besoin de rénovation. En approchant, il aperçoit le beau Brummel au fond du puit à six pieds, submergé jusqu'au cou et émettant des grognements d'inquiétude.

Il explique alors au voisin que la demoiselle dans son mouvement de recul provoqué par trop de jouissance a poussé son amant vers le puit et celui-ci, n'étant pas accroché au sol que par les deux pieds arrière, il a malencontreusement glissé de son emprise et s'est retrouvé dans cette position.

Deux questions demeurent toutefois sans réponses :

1. La demoiselle est-elle devenue enceinte?
2. Comment Ti-Paul et Ti-Mil sont-ils parvenus à sortir Roméo de cette fâcheuse position?

3. Horace : tais-toi

Horace Thiffault avait trimé dur. À 15 ans, sur les chantiers de la Mattawin jusqu'à ce qu'il dénicher un emploi chez Canada Parkers où il transportait des quartiers de bœuf dans les salles réfrigérées. Horace racontait cet épisode de vie comme étant le début d'une dégradation de sa santé.

Maux de dos chroniques, problèmes de poumons, hémorroïdes saignantes pour ne citer que ceux-là ! avaient pimentés ses vingt dernières années.

Et Dorothee, femme autoritaire et bien enveloppée, ne ménageait pas son « maigrichon », comme elle l'appelait. Comme un chêne, Horace pliait mais ne cassait point !

Horace gisait sur son lit, affaibli, ayant toutes les peines à respirer, au point de ne plus se lever du tout.

Ce jour-là, le docteur Picard faisait la tournée de ses malades et il s'arrêta chez Horace. Il dut bien constater que l'Horace était sur les derniers râlements et décida de la signaler directement à son patient : « Horace, je ne pense pas qu'il te reste plus qu'une semaine. Fais tes papiers ! »

Le pauvre Horace se trouve en total désaccord avec le bon docteur et voulut lui expliquer que non, il ne voulait pas mourir et que oui, il devait guérir, etc.

Dorothee s'approchait alors du lit du gisant et d'un ton ferme, laissant peu de place à la réplique, lui dit : « Tais-toé Horace. Écoute le docteur y connaît ça ben mieux que toé ! ».

4. Le quôteux

Toutes les campagnes du Québec avaient leurs quôteux. Le quôteux typique était un être mystérieux, très mal habillé, traînant une sorte de poche sur son dos, sale, pas rasé. Habituellement, le quôteux avait un trajet qu'il réalisait à chaque année et à chaque porte, il répétait : « La charité pour l'amour de Dieu ». On pouvait lui donner quelques sous ou des pièces de linges ou des aliments. Certaines croyances de l'époque exprimaient qu'un quôteux pouvait jeter un sort à la maisonnée s'il n'était pas bien reçu.

Un problème se présentait davantage lorsque le quôteux arrivait en fin de journée. Alors là, il pouvait demander l'hospitalité pour la nuit. Là ça se compliquait. L'été on pouvait lui suggérer par exemple, la grainerie ou un carré de foin. Mais plus tard à l'automne, il fallait le garder dans la maison, avec la crainte associée aux poux, aux mauvais sorts et les enfants.

Ce soir d'octobre, un quôteux se présenta à la brunante chez Phrem Lanteigne, dans le grand rang.



« La charité pour l'amour du bon Dieu ». Hortense, femme un peu naïve et craintive des interventions célestes, accepta de loger l'itinérant et lui offrit de se faire une place derrière le poêle, endroit qui servait de cabanon pour le bois durant l'hiver.

La soirée fût courte, le quêteux étant très peu bavard et plutôt hermétique aux questions de Phrem quant à son passé, son lieu d'origine, sa famille, ses habiletés et son mode de vie.

Au moment d'aller se coucher, en montant l'escalier, Phrem s'adressa au quêteux : « Tiens si t'as frette, tu t'abrilleras avec ça » et de dégager un long gaz bruyant dans un éclat de rire bien sentit ».

La nuit se passa sans histoire et au petit matin, le quêteux cria à Hortence et Phren : « Merci ben pour la nuitte. Je pars. Au fait, la couverture que tu m'as prêtée hier soir, je l'ai roulée et laissée derrière le poêle. Merci encore ! ».

Intrigué, Phrem descendit aussitôt et découvrit une belle bouse fumante, œuvre intestinale du quêteux.

5. Le p'tit docteur Ricard

Le Sainte-Gertrude des années 40 vibrait au système de son de l'époque : traditionalisme, obéissance totale aux dictats du curé du village, labeur et labeur.

Le curé, le notaire et le docteur formaient le trio directeur de la vie paroissiale.

Ce jour de printemps 1944, on apprenait qu'un nouveau jeune médecin, le docteur Ricard, s'amènerait à Saint-Sylvère. Rien d'exceptionnel à la nouvelle alors que Sainte-Gertrude avait son docteur, monsieur Labranche, vieillissant mais très respecté.

Toujours est-il que le p'tit docteur Ricard pris racine à Saint-Sylvère et se fit rapidement une réputation d'avant-gardiste. Rappelons pour les moins jeunes qu'à cette époque pas très ouverte à l'œuvre de la chair, les époux profitaient du dimanche après-midi pour s'occuper des affaires de sexe. Le dimanche, c'était le jour du Seigneur et il était défendu de travailler. On envoyait les enfants jouer dehors et on faisait place à la lubricité, toutes voiles fermées.

Le seul problème pour ces femmes rompues aux durs travaux, en plus des marmailles nombreuses, en était souvent un de sécheresse vaginale.

Or, le bon p'tit docteur Ricard, avait mis au point, pour sa clientèle asséchée une pommade qui une fois répandue sur l'engin et le réceptacle, facilitait grandement le glissement harmonieux.

On ne connaissait pas la recette du docteur mais la réputation du produit se répandit comme une traînée de lubrifiant bien au-delà de Saint-Sylvère.

Il se trouva que le docteur Ricard, la demande grandissant trop vite, se trouva à court de contenants de verres propices et il demanda à ses patients d'apporter leurs contenants, qu'il remplissait dans son laboratoire de fortune.

Aussi, à cette époque, un onguent antidouleur très prisé le « Liniment Minard ». Bien répandu aux endroits douloureux, il pénétrait la peau et créait une chaleur réconfortante aux muscles meurtris. On disait que ledit liniment était de la térébenthine.

Or, il arriva que Nestor Deslandes eût l'idée d'apporter une bouteille vide de liniment Minard au docteur afin de la remplir de pommade miraculeuse. Le dimanche venu, Nestor pris la bouteille qu'il avait placé dans la pharmacie en oubliant de bien l'identifier pour la distinguer de la bouteille contenant le vrai liniment Minard.

Ce qui devait arriver, arriva. Nestor mêla les flacons et la belle Émérentienne coupa vite les feux, c'est le cas de la dire.

Pauvre Nestor, il n'entra jamais de liniment Minard, ni d'onguent miracle du docteur Ricard dans sa maison. Il en fut quitte pour endurer et jusqu'à trépas ses maux de dos et son abstinence forcée.

6. Le siffleux du père Côme



Le père Côme éprouvait de sérieux problèmes avec un siffleux qui venait s'alimenter dans son jardin, tout juste à côté de la maison. Et son jardin, le père Côme, c'était sa fierté, son orgueil.

L'effronté cambrioleur se présentait à la tombée du jour, aux premières noirceurs. Le père Côme avait pourtant tenté diverses techniques pour capturer ou éloigner l'indésirable : trappe, cage, semence d'ail, rien n'y faisait!

Il se leva ce matin-là, armé du ferme propos de venir à bout de l'escroc avant la fin du jour. Dès le petit matin, il se dirigea vers la grainerie pour y décrocher son fusil, un genre d'ancienne carabine antédiluvienne que lui seul savait manipuler.

Le chargement de ladite artillerie consistait à insérer 3 ou 4 vieux tarots dans la chambre de feu et il y ajoutait deux cuillerées de poudre noire qu'il gardait précieusement dans « la shed » à voiture. Son petit-fils Émile suivait attentivement les faits et gestes de pépère, emporté davantage par la curiosité que par la confiance !

Le soir arriva enfin et après le souper dans une discrétion et un silence religieux, le père Côme et son petit-fils Émile s'installèrent sur le perron, derrière une toile disposée sur deux dossiers de chaises afin de tromper la bête.

Le scénario se précisa lorsque sur le coup de 8 heures, le siffleux polisson se présenta à son super marché favori. Au moment d'attaquer une pomme de salade verte bien dodue, le père Côme enligna son engin et BANG!

Le coup partit et un nuage de poussière s'éleva du jardin du père Côme.

« Tu as tiré trop bas pépère, de décréter Émile ». Et le père Côme imperturbable et altier de répondre : « Y est peut-être pas mort mais il doit avoir du sable dans les yeux en baptême ! »

7. Le bon voisinage

Henri Houle et Toussaint Fréchette avaient vécu, côte à côte, toute leur vie. Leurs fermes du rang Saint-Louis étaient voisines et ils avaient toujours entretenu un bon voisinage, quoique nourrissant bien quelques petits désaccords. En fait, sous le couvert du bon voisin, avait toujours couvé une constante préoccupation de l'autre, l'orgueil de chacun n'y étant pas étranger.

Maintenant septuagénaires, ils avaient tous les deux cédé la terre, chacun à un de ses fils et écoulaient leurs jours de retraite sur le « vieux bien », comme on qualifiait la terre cédée à un descendant. Le transfert de propriété était à cette époque conditionnel à l'hébergement des vieux parents jusqu'à leur décès.

Le père Henri avait l'habitude de prendre sa marche de l'après-midi en se rendant à l'érablière située aux frontières des terres, quelques vingt arpents plus loin. Toutefois pour des raisons de transactions passées par des générations antérieures, l'érablière Houle s'étendait sur le cadastre des Fréchette, de telle sorte que le père Henri devait traverser le fossé de ligne et fouler leur terre sur quelques trentaines de pieds afin d'atteindre sa cabane à sucre.

On est en septembre et le père Henri décide de se construire un ponceau sur le fossé de ligne, question d'enjamber plus facilement l'obstacle. Il se munit d'une brouette, de deux morceaux de 4 x 4, quelques bouts de planche pour le tablier, un marteau et des clous et part réaliser son projet. Il se doute que tout se passe sous l'œil inquisiteur et fort intéressé du père Toussaint.

Au retour du chantier, Toussaint vient aux nouvelles :

- Pis Henri, tu t'es fait un petit pont ?
- Ouais ! depuis qu'ils ont élargi le fossé de ligne, c'est devenu dangereux. Pis, avec mes rhumatismes !
- J'ai remarqué ça : tu y a pas fait un garde-fou à ton pont ?
- Je l'ai pas fait pour toé, je l'ai fait pour méo !

Du bon voisinage quoi !

8. Le malheur de Zidore

Ça faisait bien 40 ans que le père Jérôme Soucy passait la malle en boguëy l'été et en sleigh simple l'hiver, le père Jérôme faisait sa « run » et arpentait tout le rang Saint-Antoine, puis la route du cimetière rejoignant le petit Saint-Louis jusqu'au limite de Saint-Sylvère. Fidèle au poste, aux postes !!, il fallait une méchante tempête pour l'arrêter.

Ce matin d'hiver, c'était peu la grande forme pour le père Jérôme : une attaque d'arthrite l'empêchait de faire son boulot. En désespoir de cause, il fait appel à son neveu Zidore Saint-Onge pour le remplacer. Zidore n'a jamais fait la « run » de bidons d'Urbain Loranger. Zidore exploite une petite ferme à l'entrée du village, il aurait du bois à fendre mais pour aider son oncle Jérôme, il est partant.

Il faut savoir que la « run » est de plus de 4 heures, à -25 degrés, c'est long. Le père Jérôme, faible des poumons, a développé un astucieux système de réchauffement du siège du sleigh, au moyen d'une mince plaque de ciment qu'i place au fourneau pendant 20 minutes avant de l'enrouler dans un vieux piqué, son bas de dos est ainsi gardé au chaud pour une bonne partie du périple.

Le père Jérôme le sait mais il oublie d'en informer Zidore. Ce dernier part donc, vêtu de sa Penmann 96 et d'une bonne paire de culotte d'étoffe.

Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que Zidore sente « la fraîche » envahir son sous-bassement mais il n'était pas question qu'il manque à son devoir et il lui fallut plus de 5 heures pour compléter la journée,

De retour à la maison, Réséda constata bien vite que son Zidore avait pris un méchant coup de froid. Grelottant, les bronches obstruées, il parvenait même difficilement à tousser. Il n'en fallut pas plus et elle appela le docteur Ricard.

Celui-ci invita Réséda à envoyer un des enfants à son cabinet pour y cueillir les remèdes appropriés : un sirop pour la toux, aussi dégueulasse qu'efficace ! une pommade réchauffante pour couvrir le corps de la ceinture à la gorge et finalement, il ajoute une bouteille remplie d'une mixture à l'odeur très forte. La direction était la suivante : remplir d'eau très chaude le $\frac{3}{4}$ d'un pot de chambre et y verser la moitié du contenu de la bouteille mystérieuse. Une fois les fesses à l'air, Zidore devait s'accroupir au-dessus du pot, en tenant l'orifice rectal le plus près possible du bassin. Le Dr Ricard avait d'ailleurs prévenu Réséda de bien retenir le goupillon de son patient de façon à ce qu'il ne touche pas ce liquide inquiétant.

Ainsi, une fois les enfants montés pour la nuit, Réséda entreprit l'opération de bouillage et remplissage du pot de chambre et y vida la moitié du flacon précité. Une fumée brulante et malodorante se dégageait et Zidore s'accroupit délicatement au-dessus du pot, prenant bien garde de protéger son membre reproducteur. Le bon docteur avait expliqué à Réséda que cette vapeur devait pénétrer dans le corps de Zidore et désenfler les bronches. Mais à un moment donné, Zidore exécuta un mouvement involontaire et l'objet de sa concupiscence vint en contact avec le liquide bouillant et brulant.

C'est alors que les trois enfants observant en grand silence ce surprenant spectacle, assistèrent à une scène digne des grands théâtres.

Zidore ne voulait pas crier, pour ne pas réveiller les enfants ! Il sautillait dans la cuisine à la façon d'un danseur de ballet qui s'exécuterait sur la couche d'un fakir. Puis, il s'engouffra dans la porte de la cave à la recherche d'un impossible réconfort. Réséda accourut avec un plat d'eau froide, exhortant son homme à y déposer son engin amoché. Rien ne semblait soulager le mutilé. La brûlure se résorba progressivement mais Zibore passa une bien mauvaise nuit.

Le lendemain, Zibore resta au lit jusqu'à ce que les enfants partent pour l'école. Réséda partit elle, à la clinique du docteur Ricard raconter son aventure et trouver le remède à l délicate situation.

Le docteur Ricard équipa Réséda d'un onguent miracle qui réussirait à ramener son Zidore à l'état original !

Il demeure que, onguent ou pas, Zidore en eût pour dix jours à marcher sur des œufs !

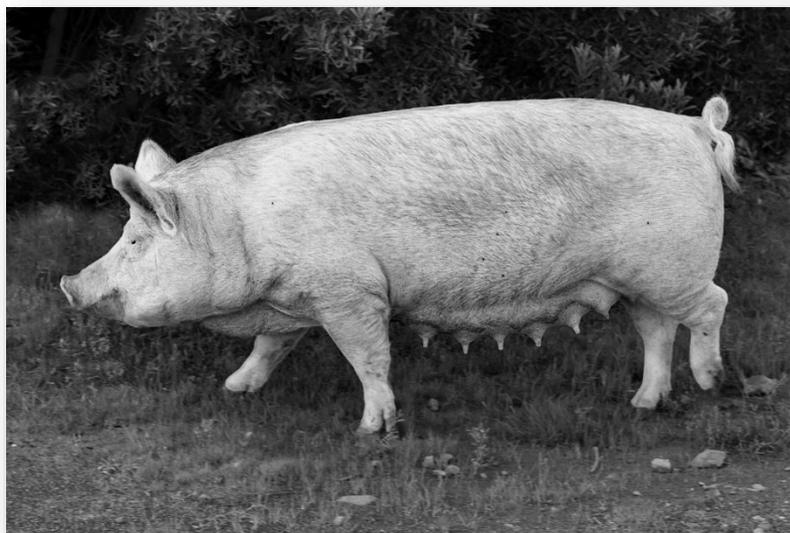
On ne sait pas ce que les enfants ont raconté à l'école mais on sait que plus jamais Zidore n'a remplacé son oncle Jérôme sur la distribution postale.

9. Lurette

Le père Jos possédait une jeune truie qu'il considérait comme un beau sujet et excellente candidate pour la reproduction (ce qu'on appelait une truie cochonnière). Nous l'appellerons Lurette. Lurette avait un dos « ben égal », selon Jos, ce qui constituait un indice de qualité et une prédisposition naturelle à la maternité.

Or voilà-t-il pas que la belle Lurette présente des signaux selon lesquels elle serait disposée pour une première grossesse, le père Jos avait l'œil. Il prit donc la décision de l'amener dès le lendemain à la rencontre nuptiale avec le verrat de Ti-Paul Corriveau, comme c'était la coutume.

Il partit donc préparer sa remorque à chevaux munie d'une boîte à cochon, sorte de cadre en bois conçu pour le transport des bêtes, afin de partir tôt le lendemain. Et il laisse la remorque dans l'enclos à cochon, où vivait Lurette, pour la nuit.



Le lendemain, après le train et le déjeuner, le père Jos prépare son cheval. Mentionnons que l'opération d'embarquement d'une bête dans la boîte est délicate et complexe, les bêtes redoutant toujours d'être confinées ou enfermées. Il fallait souvent s'y mettre à plusieurs pour réussir l'opération.

Au moment d'entrer dans l'enclos des cochons et avant même d'avoir attelé cheval et remorque, il constate que Lurette est déjà bien installée dans la boîte, prête à partir.

Depuis ce jour, le père Jos est toujours demeuré sceptique se peut-il que, comme chez les humains, certaines bêtes puissent être davantage sensibles à l'œuvre de chair ? Finalement, le père Jos est décédé sans avoir résolu cette question existentielle à savoir si la jouissance est prépondérante à la procréation ? Ou le contraire ?

Il avait bien sa petite idée mais n'a jamais pu en faire démonstration en bon chrétien qu'il était !